

## Club de lecture de l'ARCFXG

### *Poussière dans le vent*, de Leonardo Padura

Dans un local spacieux et bien éclairé gracieusement fourni par le Collège Stanislas, huit membres du Cercle de lecture de l'ARCFXG (c'est plus chic que « club de lecture ») ont tenu une chaleureuse discussion sur le magnifique roman du Cubain Leonardo Padura (qui écrit aussi des polars), *Poussière dans le vent*, ainsi intitulé en l'honneur de la célèbre chanson du groupe Kansas.

Ce roman raconte les péripéties des vies d'un groupe d'amis cubains nés vers 1960 (ceux de la *génération romantique sacrifiée*), qui se réunissent régulièrement, et notamment chaque 21 janvier pour l'anniversaire de Clara Chaple, dans la maison, située dans le quartier havanais de Fontanar, dont elle a hérité de ses parents architectes. Les membres du *Clan*, comme ils se nomment eux-mêmes, ne savent pas encore, ce 21 janvier 1990, que leurs vies sont en train de prendre des tournants décisifs et, pour la plupart d'entre eux, à la fois irréversibles et parfois dramatiques.

Ce moment heureux est immortalisé par une photo du Clan prise par Walter, un « artiste » qui trouvera la mort le lendemain : cette photo provoquera, un quart de siècle plus tard, une crise qui touchera plusieurs des membres du Clan (et leurs enfants), mais qui leur permettra enfin de connaître une certaine paix en apprenant la vérité.

Mais entre 1990 et 2014, les existences des membres du Clan seront bouleversées par les conséquences de la conjoncture internationale, alors que, suite à l'effondrement de l'URSS, Cuba sera plongée dans la misère de ce qu'on a appelé la « Période spéciale », décennie pendant laquelle la plupart seront poussés à l'exil, qui est le thème central du roman : le neurochirurgien Dario à Barcelone; le couple gai Irving et Joel, graphistes, à Madrid; Horacio, docteur en physique, à Tampa Bay puis à San Juan; les architectes Fabio et Liuba à Buenos Aires; et les fils de Clara et Dario, Marcos, dans le quartier cubain (Hialeah) de Miami, et Ramsés à Toulouse. Seuls restent à Cuba Clara, dont le diplôme d'ingénieure ne vaut plus rien, et Bernardo, le mathématicien porté sur le rhum. Et j'allais oublier Elisa, vétérinaire, la grande amie d'Irving et de Clara, qui disparaît, enceinte, sans laisser de traces, après la mort de Walter. Cette disparition et ses conséquences constituent en quelque sorte la trame de fond mystérieuse du roman, qui incite le lecteur à tourner les pages.

Le roman raconte donc la vie de cette douzaine de personnages, pour la plupart attachants, qui, ils le reconnaissent eux-mêmes, ont eu la malchance de vivre pendant leur trentaine l'effondrement des espoirs du socialisme à Cuba et de subir les énormes privations et la peur causées par celui-ci, mais ont aussi eu la chance de vivre, pendant leur jeunesse, dans un pays qui donnait la chance aux méritants, quelle que soit leur origine sociale, de faire des études.

Il est difficile de faire un compte-rendu de la discussion animée et même, par moments, remplie d'émotions, que nous avons tenue sur ce splendide roman, que tous sans exception ont adoré. Captivant, débordant de plaisirs et de sentiments, regorgeant

d'informations (sur Cuba et sur cette période historique) mais rarement didactique, plein de trouvailles littéraires, telles sont quelques-unes des qualités que les membres du cercle lui ont trouvés. Nous y avons appris beaucoup sur la vie à Cuba entre 1960 et 2014, sur les villes de La Havane, Miami et Madrid, notamment.

Nous y avons développé des liens affectifs avec ces personnages imaginaires, si humains et si touchants, sauf peut-être Loreta, cette femme en fuite froide et énigmatique. Les préférences de Jacques, Josette et Maria vont à Clara, cette femme forte, rassembleuse et résiliente qui reste au port et demeure pendant toute cette période le point de ralliement du Clan. De son côté, Lyne, qui a été un peu rebutée par Clara, qui lui semble avoir raté sa vie, a porté ses préférences sur Ramsés, ce jeune homme si vaillant, courageux et débrouillard. Thérèse a révélé son penchant pour Bernardo, la meilleure personne du Clan selon les autres personnages, qui lui apparaît humble et sensible. De son côté, les suffrages de Sylvie sont allés à Horacio, ce métis travaillant et tourné vers l'avenir qui lui semble moins torturé que les autres et porté à la réflexion. Richard, lui, a apprécié les qualités de Marcos, le bon vivant astucieux, qui est un des seuls du groupe à ne pas être en fuite et à ne pas avoir peur et qui, dit-il, « est à l'écoute de sa blonde » (Adela). Le sherpa a fait ressortir les qualités de Dario, battant et intègre, reconnaissant de ce que le sort lui a finalement accordé, qui mord à pleines dents et sans remords dans ce que son exil en Europe lui a apporté, dont les arts et le luxe. Josette nous a aussi mentionné son attachement pour la naïveté d'Adela, tandis que Maria a voulu souligner celui qu'elle a pour Irving, le confident du Clan toujours rongé par les inquiétudes, même dans son « paradis » madrilène de Chueca.

Le nombre de passages profonds, touchants ou magnifiquement écrits (même en traduction française) que nous avons extirpés de ce roman est trop grand pour que nous faisons mention de tous. Sylvie : les promenades d'Irving au Retiro. Lyne : la mort du cheval Ringo. Jacques : le coup de foudre entre Loreta et Ringo. Josette : la fraternité des survivants du Clan à Fontanar en 2015 (*Dust in the wind*). Maria, la naissance de l'amour entre Clara et Bernardo. Thérèse : l'évocation de la surabondance, dans le Cuba en panne et en pénuries des années 1990, de temps « vide, erratique et déformé comme une montre molle de Dali ». Richard : la rencontre entre Adela et Marcos dans un *dancing* à Miami. Marc : tous les passages sur la douleur de l'exil.

Deux citations parmi tant d'autres. Une réflexion de Clara et Dario sur ce qu'implique l'exode de celui-ci en Espagne : « Et, en tant que déserteur qui abandonne son armée pour rejoindre les troupes ennemies, Dario se transformerait en traître, et d'un point de vue politique et même légal, en apatride. En tant qu'apatride, il perdrait l'intégralité de ses droits civiques, y compris sa nationalité, sa profession et la possibilité de revenir dans son pays pour une période d'expiation ou de bannissement qui pouvait être de sept, dix ou mille ans jusqu'à ce que Quelqu'un lève l'interdiction (...). Pour les membres de sa famille, devenus otages ou coupables d'office, cela impliquait l'impossibilité de partir le rejoindre durant cinq ou deux mille ans. » (p. 332). Et un extrait de la lettre que Fabio, expatrié et sans statut à Buenos Aires, envoie aux amis perdus du Clan : « Une autre chose bizarre qui nous arrive quand nous faisons ces promenades à pied d'étrangers à Buenos Aires, c'est que nous découvrons bien sûr des choses nouvelles, mais que nous ne

sentons jamais (...) qu'elles nous appartiendront un jour. Pour dire ça mieux : ce que nous voyons est là, nous le voyons, nous sommes là nous aussi, mais nous ne sommes pas d'ici. Parce que ici, c'est comme si nous n'existions pas, comme si nous étions des fantômes, ou des invisibles, et nous savons que personne ne va nous appeler pour savoir comment nous allons (...). Nous ne sommes dans la mémoire de personne et personne n'est dans notre mémoire à nous. Nous sommes et en même temps nous ne sommes pas, et avant qu'on soit autre chose que des spectres, ça prendra un paquet d'années. » (p. 347-348)

En somme, une après-midi littéraire conviviale autour d'un chef-d'œuvre pour les membres d'un petit clan (non fermé) d'amateurs de livres dont les membres se reverront en janvier (au cégep?) autour d'un livre qu'ils n'ont pas encore choisi. Et la sensation, bien présente pendant toute la lecture du roman, que nous ne sommes que de la poussière dans le vent.

Marc Simard